

AMERICA EXTREMA

*12000 km à vélo, à pied,
en kayak à travers le Grand Nord*

florian gomet

À mes parents sans qui rien de ceci n'aurait été.
À mon ami Yvon Boudreau, décédé pendant l'expédition.

Préface

Florian m'était d'abord un inconnu. Il me fut un mystère alors que nous apprenions à nous découvrir. Puis un jour, après dix heures de marche forcée, plusieurs dizaines de rivières froides traversées à la nage ou à gué profond, après avoir affronté la pluie, la neige, le vent et le dénivelé des Monts Mackenzie, seuls, nous étions rendus dans le territoire de l'amitié, de cette amitié qui se tisse dans l'épreuve vécue ensemble et se renforce dans la joie d'être vraiment vivant et de le partager.

Je suis auteur et réalisateur indépendant de films d'aventure sportive depuis 10 ans. L'exercice de ce métier tout terrain m'amène à croquer le portrait de voyageurs en tout genre. Tous singuliers, tous hauts en couleur. Flamboyants, farouches, excentriques... une galerie de sacrés personnages ! Florian est à ce jour le pinacle de mon affectueux "bestiaire". Je l'ai suivi pour fabriquer le film «La Marche Sans Faim»¹, lequel relate son épique randonnée le long de la Canol Trail, dans le Grand Nord canadien : 360 kilomètres à pied sans manger dans une des régions les plus reculées au monde, un sanctuaire pour les loups, les grizzlis et les caribous.

Outre l'imaginaire foisonnant et la douce folie nécessaire qu'il faut pour énoncer un tel projet, la réalisation de l'entreprise requiert une maîtrise mentale et corporelle avancée, un esprit d'aventure pointu, une confiance en soi qui se nourrit d'un amour sans borne pour la vie. Toutes qualités dont je vois Florian prodigue sans faillir. Sur le terrain, il réfléchit vite et bien, c'est un expert dans les techniques nécessaires, il est fiable et régulier. Avec les années, il s'est bâti un corps affûté et un esprit en titane : dans son hygiène de vie, les maîtres-mots sont «concentration», «discipline», «entraînement», mais aussi «confiance», «amour», «sensations» et «plaisir»... Paradoxal ? Que non !

1 - pour découvrir le film : <http://www.planeted.eu/films-videos/films-de-damien/la-marche-sans-faim/>

Deux années avant de retourner dans les Mackenzie confronter son corps à la privation totale de nourriture en milieu sauvage, Florian réalisait l'éblouissante traversée de l'Amérique du Nord, d'Est en Ouest, qu'il vous raconte dans ce livre : "America Extrema". La jonction de deux extrêmes... C'est bien cela dont il s'agit : allier dans une même pratique, un même mode de vie, la faculté à aiguïser son esprit comme son métabolisme tout en jouissant abondamment de l'existence.

Car le livre que vous tenez en mains désormais n'est pas le simple carnet de bord d'un Théodore Monod ou d'un James Kerouac contemporain ; c'est également un manuel, didactique, précis, éclairé, pour qui souhaiterait adopter, peu ou prou, le mode de vie proposé par Florian. Il vous y propose, non seulement le rapport grandiose d'une épopée sans moyens motorisés, par les 4 saisons d'un des plus vastes milieux naturels sauvages qui soient, mais tout autant l'accès aux techniques, lectures, habitudes, réflexions et pratiques qui ont fait de lui l'homme que j'ai eu la chance de filmer. Un personnage cohérent, complexe et attachant, perfectionniste et doué, qui incarne sans doute une forme contemporaine avertie de l'explorateur d'antan, lequel aurait tout autant tourné son regard vers l'extérieur que vers l'intérieur...

Damien Artero

CAP SAINT-CHARLES

À l'Est est un beau havre bien abrité
Derrière les six îles qui le protègent.
Depuis longtemps paradis du pêcheur,
Tout à côté des lieux de pêche.

Les pêcheurs bravaient les vagues déchaînées,
Arrachant leur gagne-pain aux profondeurs
Rapportant leur récolte pour la saler-sécher,
Sans guère trouver de temps pour le sommeil.

Pendant plus de trois siècles sûrement,
Ce paradis du pêcheur, tout à l'Est
Du grand continent nord-américain,
Ce fut Cap Saint-Charles, au Labrador.

Un mille à l'est veille le mont du puissant soldat,
Les pieds léchés par le roulement des flots.
Son sommet, impressionnant observatoire,
Donne à voir tant de choses, jusqu'à si loin, si loin.

Tard l'automne et pendant l'hiver,
C'est le spectacle des canards et des phoques.
Au printemps et au début de l'été,
Celui des glaces arctiques et des majestueux icebergs.

Plus loin, un télescope laisserait voir une merveille.
Les eiders, en migration vers le nord,
Se rassemblent par milliers,
Faisant vibrer l'air de leur concert ailé.

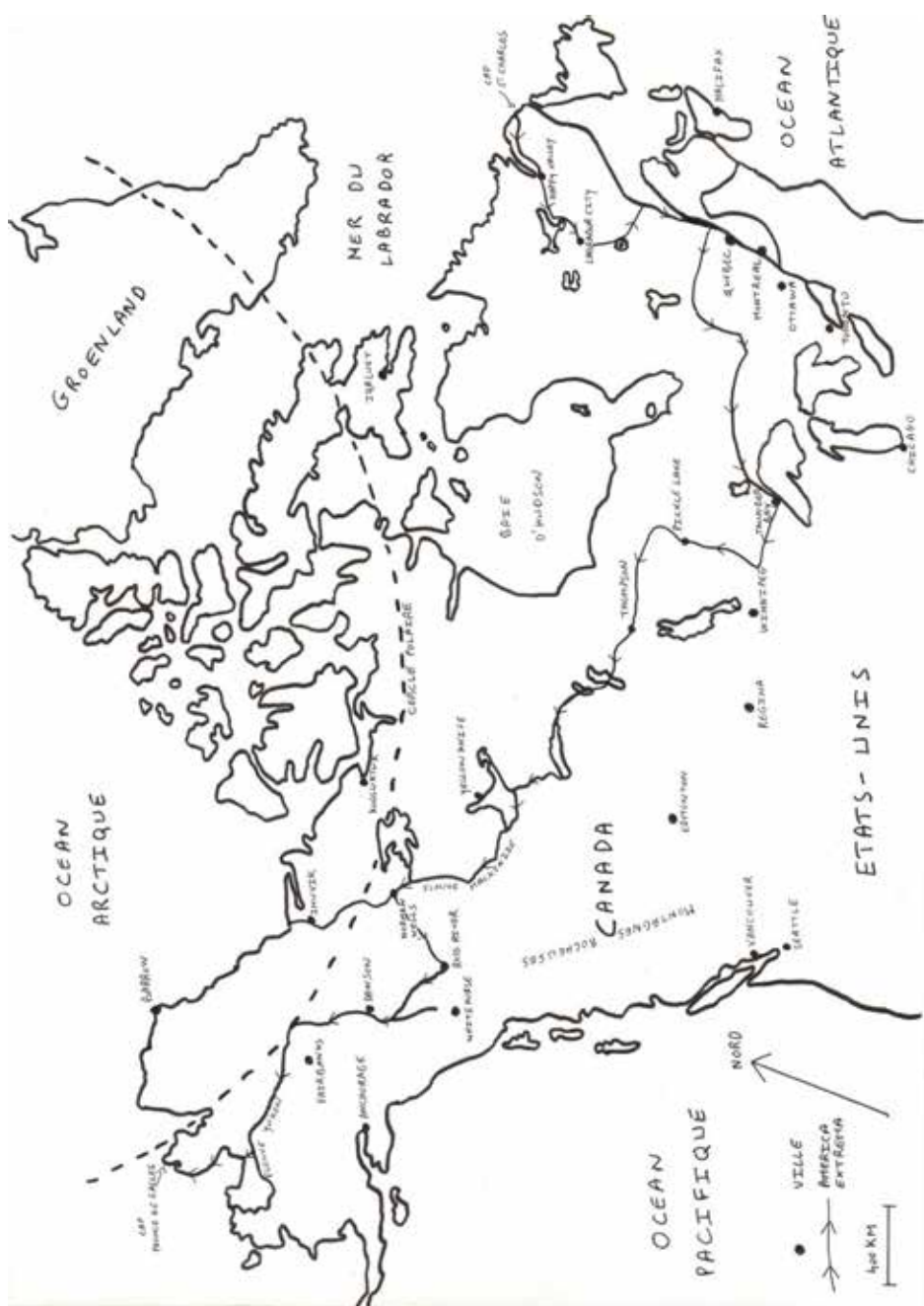
Au printemps, nombre de grands ours blancs
Honorent le Cap de leur présence,
Comme le montrent bien leurs grosses empreintes.
Parfois, il arrive même qu'on en voie certains.

Chaque été, des baleines par centaines
Font festin de capelans, venus rouler sur la grève,
Tandis que des phoques par milliers
S'en vont vers le nord, passant devant nos portes.

Un sentier mène au sommet du grand soldat,
À la fin de la terre, à l'Est. Attirant les touristes,
Ces lieux font dire que l'histoire du Cap
Pourrait n'avoir pas dit son dernier mot.

À l'Est est un beau havre bien abrité
Derrière les six îles qui le protègent.
Depuis longtemps paradis du pêcheur,
Tout à côté des lieux de pêche.

Poème de Gerald Pye, *Lodge bay, Labrador, Canada*
Traduit de l'anglais par Yvon Boudreau



Préambule

Nous sommes trop nombreux à savoir ce que c'est : un boulot où l'on ne parvient à s'épanouir et dans lequel on est arrivé sans trop savoir comment, une vie de couple amère dans laquelle on joue un rôle qui n'est pas le nôtre. Et puis un jour, cadeau de la divine Providence, il nous arrive de recevoir une bouée. Il nous appartient tout d'abord de la reconnaître comme telle puis de s'y cramponner de toutes ses forces le temps que passe la tempête. America Extrema fut ma « bouée » pendant sept ans et le livre que vous tenez entre vos mains est le récit d'une résilience qui m'a mené à l'autre bout du monde.

Pourquoi partir à l'aventure ?

« Ce sont les conflits qui nous rendent insatisfaits de la vie que nous menons à un moment donné qui nous poussent à chercher d'autres solutions ; si nous étions libres de tout conflit, jamais nous ne prendrions le risque de nous orienter vers une forme différente de vie, même si nous la jugions supérieure. »

Psychanalyse des contes de fées, Bruno Bettelheim

Rétrospective

Au printemps 2009, il n'y avait pas deux ans que j'étais professeur de mathématiques lorsque je réalisai que l'atmosphère qui régnait dans mon lieu de travail était littéralement en train de m'empoisonner. Le triathlon que je pratiquais assidûment était insuffisant pour m'oxygéner et ne pouvait combler un sentiment d'égarement et d'échec. À quoi bon tous ces diplômes et son cortège d'années d'études ? Je les avais souvent ressenties comme une amputation de plusieurs années de ma vie durant lesquelles j'aurais dû apprendre à faire quelque chose de mes mains. Ce furent pourtant ces mains inaptées qui, en tournant les pages d'un livre, « Conquérant de l'impossible » de Mike Horn, l'un des plus grands explorateurs contemporains, m'indiquèrent la direction à

prendre. Depuis lors, je n'eus qu'une seule idée en tête, partir moi aussi à l'aventure, dans le pays qui m'avait toujours attiré : le Canada. Irrévocablement la décision fut prise : je traverserais entièrement ce grand pays à pied, mon existence avait un nouveau but. J'avais alors 25 ans et America Extrema germais dans mon esprit sans que je ne fusse jamais parti en randonnée !

À la fin de l'année scolaire 2009, suite à une rupture conventionnelle de contrat avec l'éducation nationale qui me fit cadeau de deux années de chômage indemnisées, je claquai pour la dernière fois les portes d'un établissement scolaire, enfin c'était ce que je croyais. Ce fut un gros soulagement et, depuis, je n'ai cessé de me sentir en vacances, même sept ans après... Je n'avais encore aucune idée de la manière dont j'allais payer mes factures, mais j'étais sûr que j'allais « gagner ma vie » puisque j'avais fait le choix d'être libre.

Début juillet, au lieu de me rendre à l'ultime rendez-vous programmé avec mes employeurs de l'éducation nationale, je partis avec ma compagne en Roumanie pour faire le tour des somptueuses Carpates à vélo. De retour en août, nous nous installâmes en Lozère, où nous n'avions pourtant aucune attache. Département le moins peuplé de France et le plus haut en altitude moyenne habitable, c'était l'endroit parfait pour commencer une nouvelle vie, à l'instar des insubordonnés du capitalisme ou autres désabusés du système qui aimeraient parfois « tout plaquer » pour vivre avec un troupeau de chèvres dans le Larzac. Je n'avais toujours pas la moindre idée de ce que j'allais faire et encore moins si ça allait me plaire, en revanche, je choisis un décor à mon goût, la Margeride. Au pôle emploi de Mende, à la préfecture, la question tomba comme un couperet : « Et que voulez-vous faire maintenant ? ». Je m'entendis répondre sans la moindre hésitation : « Bûcheron », sans que cette idée ne me fût jamais venue auparavant. Mon objectif était de traverser le Canada à pied, jusqu'à présent, je n'avais donc pas cherché un *métier* mais un *moyen* pour y parvenir. Le bûcheronnage était parfait car il répondait à deux pôles importants : l'argent et l'entraînement. La formation professionnelle était très courte, sept mois, et se déroulait à la Maison Familiale et Rurale de Javols, à seulement 13 kilomètres de chez moi, une chance ! Je m'y rendis tous les jours

à vélo, qu'il eut plu ou neigé, et même par -20°C . Cette période de reconversion passée auprès de ma compagne, fut l'une des plus belles de ma vie. Pourtant, notre couple se délitait sans que j'en prisse conscience et malgré cinq années riches et mouvementées, notre relation cheminait vers son échéance. La rupture fut un traumatisme sans précédent dans ma vie.

Pour ne pas sombrer dans la neurasthénie, je me cramponnai très fort à ma « bouée », c'est-à-dire, à mon rêve transcanadien, et je revins dans ma région natale, la Saône et Loire, où le cocon familial fut un soutien important. Avec simplement quelques milliers d'euros d'investissement, je montais une entreprise individuelle de travaux forestiers. Chaque jour, c'était pour America Extrema que je me levais tôt, travaillais et pratiquais la course à pied. La règle était : ne jamais rester sans rien faire, pour ne pas ressentir le vertige suscité par la solitude, un vide profond et noir comme un gouffre. En cette période sombre qui dura quatre ans, mon activité pro était florissante et je partis chaque été pour un entraînement. En 2011, je rejoignis l'Autriche à pied depuis ma maison²; en 2012, je traversai toute la Norvège à vélo et à pied³, et en 2013, je partis pour la première fois au Canada, en simple touriste, pour évaluer la faisabilité de mon projet.

Ces voyages en solitaire ne m'empêchèrent nullement de nouer des liens intimes avec la dépression, qui, malgré des hauts et des bas, ne me quitta pas. Une psychothérapie fut nécessaire pour guérir, l'énergie du désespoir ayant fini par briser la défiance infondée, néanmoins ancrée, que je nourrissais à l'égard de tout ce qui comportait le préfixe *psy*.

Le premier séjour outre-Atlantique démarra par un stage de survie de quatre jours au Québec. Puis, fort de cette expérience, je pris l'autobus pour Pickle Lake, la ville la plus au nord de l'Ontario, située 3000 km plus loin. Cette petite ville de 400 habitants figurait sur l'itinéraire que j'avais imaginé pour traverser le Canada à pied. Je ne souhaitais pas passer par le Sud où le quadrillage du réseau routier ne rimait pas avec aventure, ni par le Nord où l'hiver était trop long et les villages trop espacés pour

2 - Relaté dans « France-Autriche à pied » chez Edilivre

3 - Relaté dans « Cap au Nord » chez Edilivre

mettre à l'épreuve mon inexpérience de l'Arctique. En revanche, « la voie du milieu », de part et d'autre du 60^{ème} parallèle, était sauvage et en plein milieu de la forêt boréale, idéale pour un bûcheron. Hélas, la petite excursion que j'avais organisée 200 km au nord de Pickle Lake pour me confronter à la réalité du terrain, tourna court. J'abandonnai dès le premier jour, prisonnier des marais infestés de moustiques et des forêts impénétrables où j'avancais péniblement à 1 km/h... Je n'étais qu'un néophyte au bec enfariné qui se laissait guider par une conviction tombée du ciel. Une leçon venait, elle aussi, de tomber : la marche n'était pas la bonne option, il me faudrait utiliser le gigantesque réseau de rivières et de lacs pour voyager, comme jadis les Amérindiens et les coureurs des bois. Le problème de cette « voie du milieu » était la longueur cumulée des portages qui s'élevait à 800 kilomètres. Même si la majeure partie de cette portion pédestre était sur piste ou sous des lignes électriques qui striaient les espaces sauvages en lignes droites, le transport de l'embarcation sur de telles distances restait insoluble. Le doute s'insinuait en moi. Ce rêve transcanadien n'était-il qu'une lubie, une sorte de soupape pour me faire accepter un quotidien morose, un plan sur la comète déplié en période de crise existentielle ? En attendant la réponse, je poursuivis ma visite du pays en pratiquant l'auto-stop sur des milliers de kilomètres, des Grands Lacs jusqu'à la Baie James. J'étais particulièrement attentif aux différents biotopes forestiers, pour identifier les plus praticables, ainsi qu'aux différents paramètres des rivières : courant, profondeur, rapides et chutes d'eau. J'enregistrais mentalement l'ambiance des lieux, je m'en imprégnais pour me laisser guider par ce que la Nature avait à me dire. En dépit de l'échec de l'excursion vers Pickle Lake, je ne pouvais réprimer une forte attirance pour la forêt boréale, secondée par une grande sérénité, comme si elle m'était familière.

Une jeune femme se rendant à son mariage venait de me déposer dans la réserve faunique de La Vérandrye au Québec quand, le pouce toujours levé, une autre âme généreuse s'arrêta. C'était le Montréalais Yvon Boudreau qui s'en revenait de son Abitibi natal. Réviseur-traducteur anglais/français à la retraite, lecteur

infatigable, philosophe à ses heures et possédant une mémoire encyclopédique de l'Histoire de son pays, « le Québec ». Nous sympathisâmes sur la route qui le menait à son domicile où je fus convié à passer quelques jours. Tout en fumant cigarette sur cigarette, Yvon me conta inlassablement des anecdotes historiques, citant sans hésiter les dates de chaque événement ainsi que le nom des protagonistes. Nul rue ou quartier n'eut mis à quia mon talentueux cicérone. L'histoire des colons français et anglais retenait particulièrement mon attention, j'enviais ces robustes coureurs des bois et le récit de leurs aventures, souvent surhumaines, me transportait. Je réalisais en fin de compte que c'était sur les traces de mes ancêtres qui avaient parcouru tout le Canada, comme en attestait l'omniprésence des noms francophones, que je souhaitais m'engager. Yvon me conseilla de son mieux pour mener à bien mon entreprise puis nous nous quittâmes à l'aéroport sur un simple au revoir. Mon hôte obligeant m'accueillerait à mon retour, si tel devait être mon destin...

Je repris mon travail forestier avec défaitisme, j'avais certes la consolation d'avoir réussi ma reconversion professionnelle, mais ce n'était pas une fin en soi. Ne pouvant me résoudre à faire une croix sur mon rêve, je continuai à me documenter sur toutes les expéditions qui avaient eu lieu au Canada. L'opiniâtreté finit par payer lorsque je découvris sur Internet le tour d'Alaska d'Andrew Skurka réalisé en 2010 avec un packraft, un kayak gonflable d'un nouveau genre inventé en 2001. Composé en uréthane, robuste, pesant seulement deux kilos et d'un encombrement très réduit une fois plié, je tenais enfin le bon moyen de locomotion pour traverser le Canada. America Extrema était à nouveau sur les rails. Il ne restait qu'une dernière formalité, apprendre à pagayer puisque je n'avais encore jamais manié la pagaie alors que j'envisageais de parcourir 5000 km sur lacs et rivières dans la forêt boréale nord-américaine. Pour ce faire, je prorogai le départ de l'expédition en m'accordant une année de préparation supplémentaire, l'année 2014, durant laquelle je participai aux sorties organisées par le club de canoë-kayak de Mâcon et descendis la Loire sur 900 km, du Puy-en-Velay jusqu'à Nantes. J'étais alors convaincu de la fiabilité du packraft pour une telle aventure.

La traversée du Canada ne se ferait donc pas principalement à pied comme prévu initialement mais en kayak, le projet mûrissait. Ce n'était pas le seul changement, je cherchais à tout prix un parcours « esthétique », quand j'eus alors l'idée de traverser le Canada depuis son extrémité Est, le cap Saint-Charles, jusqu'à son extrémité Ouest, la frontière avec l'Alaska. Ce fut mon père qui apporta la dernière touche au tableau en suggérant de traverser aussi l'Alaska jusqu'à son extrémité Ouest, le cap Prince de Galles. Les deux extrémités latitudinales de l'Amérique du Nord seraient ainsi rejointes, soit 12000 km, America Extrema voyait le jour. Sur une distance aussi longue, un autre moyen de locomotion s'imposait également : le vélo ! Il fallait faire en sorte que le voyage ne s'éternisât pas au-delà d'un an et demi, le maximum que mon mental put endurer car je ne m'étais jamais absenté de chez moi plus de deux mois.

J'étudiai des jours entiers les innombrables cartes du Canada au 1 : 50000 sur DVDs pour trouver, non pas le meilleur chemin, mais simplement un passage au milieu du lacs, de lacs et de rivières. C'était passionnant. Une fois ce travail de fourmi réalisé, il ne me restait plus qu'à réunir l'ensemble du matériel pour l'année et demie que devait durer l'expédition et finaliser la logistique pour être prêt à partir en avril 2015.

Outre cette initiation au kayak, l'année 2014 fut celle du changement, une série d'ouvrages avant-gardistes échurent successivement entre mes mains et modifièrent profondément et de manière irréversible, ma vie.

« Plaidoyer pour l'altruisme » de Matthieu Ricard amorça le virage de mon existence en me convainquant, par une approche scientifique, de pratiquer quotidiennement la méditation de pleine conscience. Curieux d'en savoir plus sur le bouddhisme, je dévorais quantité d'ouvrages à ce sujet tant et si bien que je finis, me semblait-il, par devenir moi même bouddhiste. Une métamorphose s'opéra et je sus enfin me débarrasser de la sinistrose qui m'accablait. Là où je ne voyais que des problèmes, je me mis progressivement à ne voir que des solutions.

L'univers mental et spirituel n'étaient pas le seul domaine dans lequel j'avais besoin d'aide. L'un de mes plus gros problèmes

ces deux dernières années, était une sciatique récurrente qui m'empêchait de progresser en course à pied. J'étais alors un bon client pour les kinésithérapeutes et les ostéopathes, sans grands résultats sauf pour vider mon escarcelle. La solution naturelle vint du livre culte américain « Né pour courir », de Christopher McDougall qui me persuada de courir pieds nus, tout simplement. Du jour au lendemain, je fus à même de reprendre l'entraînement. Dix jours plus tard, je réalisai mon premier 10 km pieds nus sur route, certes, avec un temps supérieur à mes anciens chronos, mais la sciatique avait disparu. Avec toutes ces sensations nouvelles sous les pieds, le plaisir de courir renaissait, renouvelé et même augmenté.

Quelques mois plus tard, alors que je descendais la Loire en packraft sans avoir emporté de paire de chaussures, je découvris les vertus du jeûne. Tout commença par un épisode de fièvre de deux jours, suite à une insolation, durant lesquels je ne pus avaler quoi que ce fût. Une fois rétabli, le jeûne se poursuivit plus ou moins car dès que j'essayais de manger quelque chose, j'avais envie de vomir. Seuls les fruits et les légumes pouvaient à la rigueur passer. Pendant deux semaines, je connus une baisse importante de l'appétit alors que je payais 9 h par jour et que j'étais en grande forme. Tout cela était pour moi incompréhensible. Ce fut précisément ce moment-là que la Providence choisit pour m'envoyer « Et si on s'arrêtait un peu de manger... de temps en temps » de Bernard Clavière, livre-phare qui me convainquit, moi l'omnivore habitué aux repas pantagruéliques, de manger végétalien, cru et moins souvent.

Après cet entraînement ligérien qui changea le cours de ma vie, je regagnai mes pénates pour y expurger sans complaisance le contenu de mes placards. Ce fut de cette manière que je résolvai, sans m'y attendre, tous mes problèmes de peaux (prurits, kystes, pellicules, transpiration), d'allergies (poils de chat et pollens) et les rhumes. Un mois plus tard, après avoir couru un 10 km en compétition, à jeun depuis 48h et sans chaussures, je me rendis tardivement dans les vestiaires mis à disposition de l'épreuve sportive où le ballon d'eau chaude était vide. La douche froide forcée me fit un tel bien que depuis ce jour-là, je décidai de ne plus

me doucher qu'à l'eau froide, même en hiver, tant pour réaliser des économies d'énergie que pour me préparer au prochain hiver canadien. J'appris par la suite que l'eau froide est réputée pour ses nombreuses vertus, préventives et curatives, au nombre desquelles figurent un renforcement de l'immunité, une amélioration de la circulation sanguine, une augmentation de la fertilité, une baisse de l'inflammation et une amélioration du sommeil.

Enfin, la dernière révolution personnelle arriva grâce à une fructueuse semaine d'initiation au yoga qui déboucha là aussi sur un engagement total, c'est-à-dire par la pratique quotidienne.

Avec tous ces bouleversements, les relations sociales s'en ressentaient et il serait légitime de se demander où tout cela mène si les sentiers battus n'étaient manifestement des impasses. Vivre en société avec de telles différences demandait effectivement une conviction à toute épreuve qui confinait à la foi.

Finalement, ce fut l'aboutissement de toutes ces réflexions qui me décidèrent, après maintes palinodies, à partir au Canada sans arme, sans filtre à eau ni médicament, lests parfaitement inutiles quand on dispose de la foi.

Deux ans et demi plus tard, alors que j'écrivais ces lignes, je poursuivis toujours avec joie cette ligne de vie qui continue aujourd'hui de me récompenser dans l'acte quotidien, devenu rituel, et par les progrès ou les récompenses inattendues qui jalonnent mon chemin.

Deux mois avant le départ, tout était réuni : le lot de cartes imprimées et plastifiées, un vélo, un packraft et un sac à dos chargé de tout le matériel de camping. Peu de temps après avoir radié mon entreprise de bûcheronnage, un « incident domestique » à la tronçonneuse me blessa à la jambe. Plus de peur que de mal, seule la peau du mollet était touchée, mais un mois plus tard, nouveau coup du sort, je souffris d'une hémiplégie faciale, de cause inconnue, qui m'handicapa pour manger, pour parler et cligner de l'œil, ce qui finit par dangereusement le dessécher. Bien que je fusse physiquement diminué, cela ne m'empêcha nullement d'animer des conférences sur l'alimentation, la méditation et la course à pieds nus, tout en parachevant les préparatifs. Le premier obstacle arrivait plus tôt que prévu, c'était tout, la viabilité

d'America Extrema ne pouvait en aucune manière être remise en cause, j'avais assez attendu. Cet optimisme paya et me permit de guérir en un mois seulement, juste à temps pour partir dans de bonnes conditions physiques.

En cette période, sans que je m'ingéniasse à la constituer, l'équipe logistique d'America Extrema se mettait en place. Le personnage central était Michel Gomet, mon oncle, avec qui j'allais être en contact quotidiennement par texto via ma balise de détresse. Il avait également rallié à notre cause Thomas Boussais qui réaliserait un travail vital sur le site Internet⁴ de l'expédition. Le dernier membre de l'équipe était Yvon Boudreau de Montréal qui s'était proposé pour m'héberger et traduire mes textes en anglais. Ce fut sous l'égide de cette troïka bénévole, pour laquelle j'avais tant de gratitude, que je quittais mon pays avec les larmes aux yeux et le ventre noué après avoir prononcé des au-revoir qui se voulaient optimistes mais qui, dans ma bouche, avaient le goût des adieux. Je commençai tout juste à remarquer qu'America Extrema avait pris vie et que nous étions, en réalité, à son service. Après toutes ces années de travail, il était temps de lui donner les rênes et de s'y abandonner, plus que jamais, sans réserve.

Alors quand on me demandait pour la énième fois : « Pourquoi ce voyage ? », plutôt que de raconter ma vie comme je viens de le faire, je préférais me justifier en arguant de l'esthétique d'une telle aventure. « *La beauté transcende le temps et l'espace* » écrivait Françoise Dolto. Traverser un continent par sa diagonale sauvage, la forêt boréale, uniquement avec la puissance du corps humain se passe de toute raison externe, psychologique, idéologique ou autre. Il s'agit d'une forme d'art dont la vie est la matière brute à sculpter. En voyant une œuvre d'art, s'est-on jamais demandé pourquoi ? La beauté se suffit à elle seule et transcende la raison.

4 - www.cap-au-nord.com, créé en 2011